



2666

ROBERTO BOLAÑO
SI VOUS POUVIEZ
LÉCHER MON CŒUR
JULIEN GOSSELIN

CRÉATION PHÉNIX
VALENCIENNES
J U I N 2 0 1 6

FESTIVAL D'AVIGNON
J U I L L E T 2 0 1 6

N O T E D ' I N T E N T I O N

A la fin de la première série de représentations des *Particules élémentaires* au Festival d'Avignon, j'ai réuni toute l'équipe du spectacle, acteurs, actrices, techniciens. Je leur ai demandé s'ils étaient prêts à me suivre sur le prochain spectacle. Je ne savais pas encore de quoi il s'agirait, mais je savais, je leur ai dit, que je chercherai quelque chose qui représenterait un défi me paraissant au moins aussi insurmontable que celui d'adapter Houellebecq au théâtre. Tous ont accepté. Je devais alors me mettre en quête de ce matériau-là. En travaillant sur les *Particules*, je me suis rendu compte que ce qui me plaisait dans le livre, au-delà de la langue, des thématiques, de la force poétique, du rapport étroit avec la société contemporaine, c'était la dimension énorme, immense, la volonté qu'a Houellebecq d'embrasser tout un monde, le défi littéraire, la tentative de saisir plusieurs époques, plusieurs temps. Ce que j'aimais chez lui, c'était la volonté d'un écrivain français d'écrire un roman total, pas un roman de chambre, pas une autofiction exigüe. Alors, j'ai cherché qui, dans les auteurs contemporains, avait fait le même genre de tentatives. Et je suis tombé sur *2666*, sur Roberto Bolaño.

2666 a été publié en France quelques années après la mort de Bolaño, survenue en 2003. Imaginé au départ par l'auteur comme une suite de cinq livres distincts, il a paru en un seul et unique volume de plus de mille pages. Dans les cinq parties qui le composent, on rencontre à la fois quatre universitaires européens en quête d'un mystérieux écrivain allemand dont on ne connaît pas le visage, un professeur espagnol qui entend des voix et se prend pour Marcel Duchamp, un journaliste new-yorkais parti couvrir un combat de boxe au Mexique, des policiers mexicains englués dans les innombrables meurtres commis à la frontière avec les Etats-Unis dans une ville qui pourrait être Ciudad Juarez, puis un jeune allemand, né dans les années 20, qui pourrait devenir auteur de romans. Le livre parle beaucoup, tente presque de parler de tout, digresse souvent, sur la seconde guerre mondiale, sur les

N O T E D ' I N T E N T I O N

prisons mexicaines, sur une voyante star de la télévision, sur la télépathie dans les civilisations mayas, sur une femme à la recherche d'un poète qu'elle a aimé, sur un fou qui fait des films comme Robert Rodriguez, sur les paysages et les rues, la nuit, au Mexique, dans le nord de l'Allemagne, à Londres, à New-York, à Barcelone. Il dit la force de la littérature, la force de la poésie, mais raconte aussi l'échec de celle-ci face à la violence.

Pour l'adapter au théâtre, je vais conserver la structure de l'œuvre, les cinq parties. Bolaño essaye de cloisonner fortement les histoires, mais laisse aussi entrevoir au lecteur la possibilité de croisement à l'intérieur de celles-ci, possibilité qui se verra parfois confirmée, souvent désactivée. Le spectacle qui naîtra de cette adaptation durera entre huit et neuf heures. Je veux qu'il soit pour le spectateur ce qu'il est pour le lecteur, énorme, infini, jouissif, pénible parfois. Je veux le concevoir comme une expérience totale, une traversée commune entre les acteurs et le public, en en gardant sa force et sa complexité. Il y aura entre quinze et vingt acteurs au plateau qui seront, comme c'est toujours le cas dans notre travail, tour-à-tour musiciens, performers, narrateurs quand il le faudra, ou personnages. Je veux réunir tous les outils nécessaires à la tentative de somme théâtrale que nous faisons, dans la scénographie, dans la lumière, le son ou la vidéo.

Comme c'était le cas avec *Les Particules élémentaires*, je suis certain que ce roman, la langue de ce roman, peut résonner avec une puissance incroyable sur un plateau de théâtre. Je fais le pari que nous pourrons, dans cette traversée gigantesque, essayer de dire à notre tour ce que Bolaño écrit dans son livre *Amuleto* : « *un cimetière de l'année 2666, un cimetière oublié sous une paupière morte ou inexistante, aux aquosités indifférentes d'un oeil qui en voulant oublier quelque chose a fini par tout oublier.* »



*« LA LITTÉRATURE
CONSTITUE
UN APPEL
FONDAMENTALEMENT
DANGEREUX »*

Santiago du Chili 1953 – Barcelona 2003

1953. Roberto Bolaño Ávalos naît le 28 avril à Santiago du Chili. Fils de Victoria Ávalos Flores, professeure, et de León Bolaño Carné, transporteur. Son enfance se déroule à Viña del Mar, Quilpué, Cauquenes et Los Angeles

1968. La famille déménage à Mexico, où l'écrivain vivra les meilleures années de son adolescence. A quinze ans, il décide d'abandonner ses études et de se consacrer à la lecture et à sa vocation d'écrivain.

1973. Il fait un long voyage à travers l'Amérique Latine. Il arrive au Chili avec l'intention d'appuyer le gouvernement de Salvador Allende quelques mois avant le coup d'Etat militaire d'Augusto Pinochet. Il est arrêté pendant un voyage à Concepción. Il est libéré au bout de huit jours grâce à la rencontre, dans le centre de détention, de deux policiers qui étaient d'anciens camarades de classe.

1975. De retour à Mexico, il fonde le Mouvement Infraréaliste avec Mario Santiago, Bruno Montané et d'autres poètes mexicains.

1976. Lecture publique à la librairie Gandhi du premier manifeste infraréaliste "*Déjenlo todo nuevamente*" rédigé intégralement par Bolaño. Paraît son premier recueil de poèmes *Reinventar el amor*. Il prépare une anthologie de jeunes poètes latino-américains, *Muchachos desnudos bajo el arco iris de fuego* qui sera publiée plus tard, en 1979 alors qu'il réside déjà à Barcelona.

1977. Arrive à Barcelona. Après un court séjour dans un appartement de la Gran Via, il s'installe dans un studio de la rue Tallers. Ce sont les années de la transition démocratique. A cette période commence son immense amitié qui le lie à Antoni Garcia Porta,

avec qui il écrira *Conseils d'un disciple de Morrison à un fanatique de Joyce*, qui recevra le prix Ámbito literario de Narrativa en 1984, une oeuvre qui marque les débuts éditoriaux européens de Bolaño en tant que romancier.

1980. Pendant l'été, il travaille comme gardien de nuit au camping Estrella de Mar de Castelldefels. Il déménage à Girona, ville où vivent déjà sa soeur Salomé et son beau-frère.

1981. Rencontre Carolina López , qu'il épouse en 1985.

1983. Rempote le troisième prix du deuxième Premio Alfambra del Ayuntamiento de Valencia avec le conte *Le contour de l'oeil*. L'écrivain argentin Antonio Di Benedetto remporte le deuxième prix. Cette coïncidence sera à l'origine du conte *Sensini* avec lequel il obtiendra le Premio Literario Ciudad de San Sebastián en 1997.

1985. Déménage à Blanes où sa mère a ouvert une bijouterie. Carolina López commence à travailler à la mairie de la municipalité, ce qui pousse le couple à s'installer définitivement dans cette ville.

1990. Naît son premier fils, Lautaro.

1992. On lui diagnostique une grave maladie hépatique. La même année, il gagne le prix de poésie Rafael Morales del Ayuntamiento de Talavera de la Reina (Toledo), avec l'ouvrage *Fragmentos de la Universidad Desconocida* et le prix Ciudad de Toledo avec le roman *La senda de los elefantes*, publiée des années plus tard sous le titre *Monsieur Pain*

1993. Il publie *La piste de glace* qui remporte le prix du roman Ciudad de Alcalá de Henares 1992.

1994. Rempote le prix littéraire Ciudad de Irán avec *Les chiens*

romantiques. A partir de cette date il se consacre exclusivement à la littérature. Il laisse derrière lui les nombreux emplois extra-littéraires qu'il a exercés (plongeur, gardien de camping, vendeur en bijouterie, etc.)

1996. Il publie *La literatura nazie en América* (Editorial Seix Barral) et *Étoile distante* (Editorial Anagrama). A partir de la publication de ces oeuvres, Bolaño donnera un livre par an à son éditeur.

1997. Il publie le recueil de contes *Appels téléphoniques* pour lequel il reçoit le prix Municipal de Santiago de Chile.

1998. Il publie *Les détectives sauvages*, oeuvre qui remporte le 16^{ème} prix Herrade du roman (1998) et la 11^{ème} édition du prix Rómulo Gallegos (1999). Il rentre au Chili après plus de vingt-cinq ans.

2001. Naît sa fille Alexandra. Bolaño s'est toujours montré très protecteur avec ses enfants : "*mon unique patrie.*" Il leur a dédié une bonne partie de ses livres ainsi qu'à Carolina López

2003. Sa mort survient le 14 juillet. Quelques jours plus tard, comme l'écrivain l'avait souhaité, ses cendres sont dispersées dans la baie de Blanes.

2004. Est Publié, à titre posthume, son oeuvre phare *2666* qui remporte divers prix : Salambó (Barcelone), Ciudad de Barcelona, Municipal de literatura de Santiago de Chile, prix Fundación José Manuel Lara (2005), Altazor (2005) et National Book Critic Circle Award (Nova York, 2008).

Ultérieurement seront publiés d'autres textes inédits de l'auteur : *Entre parenthèses* (2004), *La Universidad Desconocida* (2007), *Le secret du mal* (2007), *Le troisième Reich* (2010), *Los sinsabores del verdadero policía* (2011).

G É N É R I Q U E

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE

Julien Gosselin

TRADUCTION

Robert Amutio

AVEC

Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet,
Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron,
Alexandre Lecroc, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria
Quesnel, Tiphaine Raffier

CRÉATION MUSICALE

Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé

SCÉNOGRAPHIE

Hubert Colas, assisté de Frédéric Viénot

RÉGIE GÉNÉRALE

Antoine Guilloux

SUIVI TECHNIQUE

Julien Boizard

CRÉATION LUMIÈRES

Nicolas Joubert

CRÉATION ET RÉGIE VIDÉO

Pierre Martin

RÉGIE VIDÉO

Jérémy Bernaert

CONSEIL DISPOSITIF VIDÉO

Mehdi Toutain-Lopez

CRÉATION SONORE

Julien Feryn

RÉGIE SON ET HF

Mélissa Jouvin

RÉGIE PLATEAU

Guillaume Lepert

COSTUMES

Caroline Tavernier, assistée d'Angélique Legrand

ASSISTANT STAGIAIRE À LA MISE EN SCÈNE
Kaspar Tainturier-Fink

CONSTRUCTION DU DÉCOR
Ateliers du Théâtre national de Strasbourg

ADMINISTRATION / PRODUCTION
Eugénie Tesson

LOGISTIQUE
Emmanuel Mourmant

DIFFUSION
Claire Dupont

STAGIAIRE RÉGIE GÉNÉRALE
Julie Gicquel

UN SPECTACLE DE
Si vous pouviez lécher mon cœur

PRODUCTION
Si vous pouviez lécher mon cœur / Le Phénix, Scène Nationale de Valenciennes / Théâtre National de Strasbourg / Théâtre National Toulouse Midi Pyrénées / Odéon, Théâtre de l'Europe / Festival d'Avignon / MC2, Scène nationale de Grenoble / Stadsschouwburg Amsterdam / La Filature Scène nationale de Mulhouse / Le Quartz, Scène nationale de Brest (en cours)

AVEC LE SOUTIEN EXCEPTIONNEL DE LA
DGCA


AVEC LE SOUTIEN DE
La Friche de la Belle de Mai / Marseille ; Montévidéo, Centre de créations contemporaines / Marseille ; Le Grand Sud / Lille

AVEC LA PARTICIPATION DU
Dicréam

Si vous pouviez lécher mon cœur est conventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication / DRAC Nord-Pas de Calais, le Conseil Régional Nord-Pas-de-Calais et est subventionné par le Conseil Général du Pas de Calais et la Ville de Lille.

Si vous pouviez lécher mon cœur et Julien Gosselin sont associés au Phénix, Scène Nationale en résidence à Valenciennes, au TNT - Théâtre National Toulouse / Midi Pyrénées et au Théâtre National de Strasbourg.

Based on the book 2666 / Copyright © 2004, The Heirs of Roberto Bolaño
All rights reserved / Texte publié aux éditions Bourgois (2008)



*« ON NE FINIT
JAMAIS DE LIRE,
MÊME SI LES LIVRES
S'ACHÈVENT, DE
LA MÊME MANIÈRE
QU'ON NE FINIT
JAMAIS DE VIVRE »*

I / LA PARTIE DES CRITIQUES

A la fin des années 90, quatre universitaires trentenaires, une Anglaise, un Français, un Espagnol et un Italien, partent à la recherche de celui qu'ils considèrent comme le plus grand écrivain allemand du vingtième siècle, Benno von Archimboldi. Très peu de gens l'ont déjà rencontré, et personne ne semble connaître sa véritable identité. Leur quête les mènera à Santa Teresa, ville à la frontière du Mexique et des Etats-Unis.

II / LA PARTIE D'AMALFITANO

A Santa Teresa, un autre universitaire les accueille. Il s'appelle Amalfitano. Il a quitté l'Espagne et la femme qu'il aimait, devenue folle. Il s'est installé au Mexique avec sa fille Rosa. De plus en plus souvent, il entend une voix à l'intérieur de lui-même. Il dessine depuis peu, de manière automatique, des schémas complexes mettant en relation des grands penseurs de manière hasardeuse. Il regarde par la fenêtre voler le livre de Marcel Duchamp qu'il a accroché à un fil à linge.

III / LA PARTIE DE FATE

A Harlem, un jeune journaliste afro-américain vient de perdre sa mère. Son rédacteur en chef l'appelle pour aller couvrir un combat de boxe qui se déroule à Santa Teresa. Là-bas, entre les fêtes et les bagarres, il rencontre la jeune Rosa Amalfitano et débute en secret une enquête sur une série de meurtres qui se déroule dans la ville.

IV / LA PARTIE DES CRIMES

A Santa Teresa, plusieurs centaines de jeunes filles sont retrouvées mortes dans les terrains vagues. Les journaux annoncent tous les jours de nouvelles morts, toutes plus violentes les unes que les autres. Dans le même temps, un homme profane des églises, la mafia locale cherche à se protéger. La police recherche le meurtrier. Elle suit la piste d'un allemand, gérant d'un magasin d'informatique : Klaus Reiter.

V / LA PARTIE D'ARCHIMBOLDI

Hans Reiter naît en Allemagne en 1920. Il s'engage dans l'armée allemande au cours de la Seconde Guerre mondiale, déserte, mène une vie de bohème, rencontre plusieurs femmes, et commence à écrire. Sa vie, est longue, dense, toujours cachée. Un jour, Reiter prend un billet d'avion et s'envole pour le Mexique.

La littérature au Mexique, c'est comme un jardin d'enfants, une garderie, un Kindergarten, une petite école, je ne sais pas si vous pouvez le comprendre. Le climat est agréable, il y a du soleil, on peut sortir de la maison, s'asseoir dans un jardin et ouvrir un livre de Valéry, peut-être l'écrivain le plus lu des écrivains mexicains, puis aller chez des amis et bavarder. Votre ombre, cependant, ne vous suit plus. À un moment ou à un autre, elle vous a silencieusement abandonné. Vous, vous faites comme si vous ne vous en étiez pas aperçu, mais bien sûr vous vous en êtes aperçu, votre foutue ombre ne vous accompagne plus, mais, bon, ceci peut s'expliquer de nombreuses façons, la position du soleil, le degré d'inconscience que le soleil provoque dans les têtes sans couvre-chef, la quantité d'alcool ingérée, le mouvement de tanks souterrains que fait la douleur, la peur de choses plus contingentes, une maladie qui s'insinue, la vanité blessée, le désir d'être convenable au moins une fois dans la vie. Ce qui est certain c'est que votre ombre se perd et vous, pour le moment, vous l'oubliez.

Et c'est ainsi que vous arrivez, sans ombre, à une sorte de scène et vous vous mettez à traduire ou à réinterpréter ou à chanter la réalité. La scène proprement dite est une avant-scène et au fond de l'avant-scène il y a un tuyau énorme, quelque chose comme une mine ou l'entrée d'une mine de proportions gigantesques. Disons que c'est une caverne. Mais nous pouvons aussi dire que c'est une mine. De la bouche de la mine sortent des bruits intelligibles. Des onomatopées, des phonèmes furibonds ou séducteurs ou séduisamment furibonds ou bien peut-être seulement des murmures, des chuchotements et des gémissements. Ce qui est certain c'est que personne ne voit, je veux dire voir réellement, l'entrée de la mine. Une machine, un jeu d'ombres et de lumières, une manipulation dans le temps dérobent le véritable contour de l'entrée au regard des spectateurs. En réalité, seuls les spectateurs les plus proches de l'avant-scène, collés à la fosse d'orchestre, peuvent voir, derrière l'épais filet de camouflage, le contour de

quelque chose, pas le véritable contour, mais bien du moins le contour de quelque chose. Les autres spectateurs ne voient rien au-delà de l'avant-scène et on pourrait dire que ça ne les intéresse pas non plus. De leur côté, les intellectuels sans ombre sont toujours de dos et par conséquent, à moins qu'ils aient des yeux dans la nuque, il leur est impossible de voir quoi que ce soit. Eux, ils ne font qu'entendre les bruits qui sortent du fond de la mine. Ils les traduisent ou les réinterprètent ou les recréent. Leur travail, il va sans dire, est extrêmement pauvre. Ils emploient la rhétorique là où l'on a l'intuition d'un ouragan, ils essaient d'être éloquents là où ils pressentent la furie déchaînée, ils essaient de s'en tenir à la métrique là où ne subsiste qu'un silence assourdissant et inutile. Ils disent piou, piou, piou, ouah, ouah, ouah, miaou, miaou, miaou, parce qu'ils sont incapables d'imaginer un animal de proportions colossales ou l'absence de cet animal. La scène sur laquelle ils travaillent, d'un autre côté, est très jolie, très bien pensée, très coquette, mais ses dimensions, au fil du temps, diminuent. Ce rétrécissement de la scène ne l'affaiblit pas.

Elle est de plus en plus petite, et les parterres sont moins importants et les spectateurs, naturellement, moins nombreux. À côté de cette scène, évidemment, il y a d'autres scènes. Des scènes nouvelles qui se sont agrandies avec le temps. Il y a la scène de la peinture, qui est énorme, dont les spectateurs sont peu nombreux mais tous, pour le dire d'une façon ou d'une autre, élégants. Il y a la scène du cinéma et de la télévision. Là, la capacité des lieux est énorme et toujours employée, l'avant-scène croît à un bon rythme année après année. À certaines occasions, les interprètes de la scène des intellectuels passent, comme acteurs invités, sur la scène de la télévision. Sur cette scène, l'entrée de la mine est la même, avec un très léger changement de perspective, quoique peut-être le camouflage soit plus dense et, paradoxalement, empreint d'un humour mystérieux et cependant nauséabond. Ce camouflage humoristique, naturellement, se prête à quantité d'interprétations, qui finalement

se réduisent toujours à deux, pour que soit plus facile pour le public ou pour l'oeil collectif du public. Dans certains cas, les intellectuels s'installent pour toujours sur l'avant-scène de la télévision.

De l'entrée de la mine, des rugissements continuent à sortir et les intellectuels, à mal les interpréter. En réalité, eux, qui sont en théorie les maîtres du langage, ne sont même pas capables de l'enrichir. Leurs meilleures paroles sont des paroles empruntées, qu'ils entendent dire aux spectateurs du premier rang. Ces spectateurs, d'habitude, on les appelle flagellants. Ils sont malades et, tous les certains temps, ils inventent des paroles atroces et leur indice de mortalité est élevé. Lorsque la journée de travail s'achève, on ferme les théâtres, on obture les entrées des mines avec de grandes plaques d'acier. Les intellectuels se retirent. La lune est grosse et l'air nocturne est d'une pureté telle qu'on croirait pouvoir s'en nourrir. Dans certains établissements, l'on entend des chansons dont les notes parviennent dans les rues. Parfois un intellectuel s'écarte de son chemin et pénètre dans l'un de ces établissements et boit du mezcal. Il pense alors à ce qu'il se passerait si un jour il. Mais non. Il ne pense rien. Il ne fait que boire et chanter.

Parfois quelqu'un croit voir un écrivain allemand légendaire. En réalité il n'a vu qu'une ombre, en certaines occasions il n'a vu que sa propre ombre qui chaque soir retourne chez lui, pour éviter que l'intellectuel ne claque ou ne se pende au portail. Mais lui jure qu'il a vu un écrivain allemand et dans cette certitude il condense son propre bonheur, son ordre, son vertige, son sens de la fête. Le lendemain matin il fait beau. Le soleil crépite, mais il ne brûle pas. On peut sortir de chez soi raisonnablement tranquille, traînant son ombre, s'arrêter dans un parc et lire quelques pages de Valéry. Et ainsi de suite jusqu'à la fin.



2011

Gènes 01
Fausto Paravidino
mise en scène Julien Gosselin
Création Théâtre du Nord
Lille

2012

Tristesse Animal Noir
Anja Hilling
mise en scène Julien Gosselin
Création Théâtre de Vanves

2013

Les Particules élémentaires
d'après Michel Houellebecq
mise en scène Julien Gosselin
Création Festival d'Avignon

2014

Je ne vous ai jamais aimés
d'après Pascal Bouaziz
mise en scène Julien Gosselin
Création Festival XS
Théâtre National de Bruxelles

SI VOUS POUVIEZ LÉCHER MON COEUR

En mai 2009, à leur sortie de l'École professionnelle supérieure d'art dramatique de Lille (EPSAD), Guillaume Bachelé, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Julien Gosselin, Alexandre Lecroc, Victoria Quesnel et Tiphaine Raffier créent le collectif Si vous pouviez lécher mon cœur (SVPLMC).

Leur premier spectacle, *Gênes 01*, d'après Fausto Paravidino, est présenté en 2010 au Théâtre du Nord. Après avoir tourné le spectacle au Théâtre de Vanves et au Théâtre Dijon-Bourgogne, la compagnie s'attaque à la création de son deuxième spectacle. Ils créent *Tristesse Animal Noir*, texte d'Anja Hilling, au Théâtre de Vanves en octobre 2012, avant de le présenter au Théâtre du Nord.

Repéré à cette occasion par l'équipe du Festival d'Avignon, Si vous pouviez lécher mon cœur s'engage rapidement dans la création des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, mis en scène par Julien Gosselin. A cette occasion, l'équipe accueille Joseph Drouet, Denis Eyriey, Marine de Missolz et Caroline Mounier. Le spectacle est salué par la critique et le public de l'édition 2013 du Festival.

Le spectacle est en tournée durant la saison 2014/2015.

Julien Gosselin et Si vous pouviez lécher mon cœur sont artistes associés au Phénix, Scène Nationale, en résidence à Valenciennes, au Théâtre National de Toulouse Midi-Pyrénées et au Théâtre National de Strasbourg

Si vous pouviez lécher mon cœur est subventionné par le MCC, DRAC Nord/Pas-de-Calais, La Région Nord/Pas-de-Calais, Le Conseil Général du Pas-de-Calais et la Ville de Lille.

La compagnie bénéficie du soutien d'Institut français pour ses tournées à l'étranger.



CALENDRIER

Répétitions

Août + novembre 2015 / mars + avril + mai 2016

Création

Juin 2016

CONTACT

Eugénie Tesson

06 22 18 11 14

eugenie@lechermoncoeur.fr